

## *Section I: Dynamiques du Passé*

### Vue d'Ensemble de la Section

Rebecca Hardin  
Université de Yale

Beaucoup d'écrivains ont caractérisé la région du fleuve Sangha et le bassin du Fleuve Congo comme une sorte de paradis situé au-delà du contrôle humain, comme quelque chose de terrifiant, mais vierge. De telles descriptions marquent non seulement les chefs-d'œuvre éternels et les corpus nationaux des littératures de l'Ouest ou d'Afrique (Conrad {1910} 1983; Gide 1948; Goyemidé 1984; Labou Tansi 1979) mais apparaissent aussi dans des publicités et des reportages de presse (Chadwick 1995; Linden 1992; Thibaud 1995). A travers le temps des chercheurs ont, au contraire, scruté le rôle de l'homme dans la création et dans la maintenance des forêts de la région (De Wachter 1997; Fay 1996; Gally 1996; Roizman 1995). Ces façons contradictoires de concevoir la forêt, soit comme un paradis, soit comme un produit d'activité humaine depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, ont soutenu les discours d'organisations qui se positionnent alternativement en faveur de la «protection» ou de «l'exploitation» de la forêt. Un soir, pendant que je faisais des recherches sur le terrain en République Centrafricaine en 1997, j'étais sommée de ma maison dans le village de Bayanga, de me joindre au personnel de la société d'exploitation forestière pour prendre l'apéritif à leur villa. Je me trouvais au bord du fleuve Sangha au coucher de soleil, face au nouveau propriétaire de la société qui m'a posé des questions avec surplomb: «Vous êtes anthropologue. Est-il vrai que tous les êtres humains viennent d'Afrique? Si oui, quelles responsabilités pensez-vous que nous devrions avoir envers les gens qui habitent ici aujourd'hui?»

Jamais je n'aurais lié des débats sur l'origine de l'homme avec ceux qui portaient sur les conditions actuelles d'emploi et de production économique en Afrique centrale de façon si directe. Mais j'avais l'impression que cet homme d'affaires était extrêmement conscient des interactions complexes qui marquent cette région où beaucoup de gens gagnent encore leurs vies par la chasse et la cueillette, tout en entrant en échange avec des structures, des sensibilités et des technologies modernes. Il avait sincèrement l'air de se demander si de telles interactions pourraient détruire les bases socio-économiques des habitants de la forêt africaine, comme il semblait si souvent arriver lorsque des pratiques capitalistes ont

rencontré les modes de vie de l' «Autre». En effet, ses questions se préoccupent de savoir si la destruction de telles bases, dans une des dernières étendues de forêt de la planète où l'on peut vraiment dire qu'elles s'épanouissent, aboutirait à la destruction d'une base sociale commune à toute l'humanité? Ces soucis constituent un fardeau qui est lourd à supporter pour un entrepreneur de l'industrie de l'exploitation forestière tropicale, qui se préoccupe principalement de son besoin immédiat de main-d'œuvre et de collaboration locale.

Ou bien, se pourrait-il que cette façon abrupte de lier la préhistoire à l'économie politique moderne ne soit qu'une manière de poser un défi sportif: est-ce que les connaissances spécialisées d'anthropologie pourront s'appliquer en toute pertinence aux dilemmes graves de moralité et de gestion? Certes la question nous concerne tous; une telle curiosité reconnaît la nature stratifiée de beaucoup de communautés forestières actuelles en Afrique, où des ouvriers provenant d'autres régions (ou des secteurs de société plus formellement instruits) coexistent avec des gérants expatriés et avec de plus anciens habitants qui dépendent fortement des ressources forestières et qui s'y connaissent en profondeur. De manière plus importante, notre conversation souligne les défis communs qui peuvent lier une telle gamme de «locaux» aux chercheurs, aux conservationnistes, aux autorités du gouvernement et aux gens d'affaires qui s'engagent à l'usage et à la gestion des ressources forestières de la région Sangha.

Comment alors résumer les connaissances pertinentes sur la région pour répondre aux objectifs différents qu'un groupe tellement divers pourrait épouser? Dans les années récentes, Jan Vansina a fait des remarques impressionnantes, sinon un peu généralisatrices, sur une tradition politique prévalant en Afrique centrale qui aurait été apportée par les colonisateurs bantouphones vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (Vansina 1990). En effet, il se peut que les agriculteurs bantous aient été les premiers à assimiler et à transformer les traditions des habitants précédents de la forêt. Ou bien c'était les hôtes des forêts qui pratiquaient la chasse et la cueillette qui ont toujours dépendu de l'agriculture d'une manière ou d'une autre? Plusieurs intellectuels, en rassemblant des données encore éparses de linguistique, d'ethnographie et d'archéologie, ont réfuté une telle vision d'ascendance ou de dépendance des peuples agricoles, et nous ont forcé à reconsidérer de telles hypothèses historiques et préhistoriques (Bahuchet 1991; Eggert 1992; Hardin 1994; Vansina 1995).

Il se peut que les expatriés contemporains, se préoccupant de leur impact sur les habitants de la forêt, se rassurent en pensant que les premiers pionniers dans la région étaient eux-mêmes des Africains, qui ont créé une base de pouvoir ayant ensuite été cédée aux colonisateurs Européens. Mais, comme les chercheurs et l'homme d'affaires

évoqués ci-dessus ont tous suggéré, diverses traditions culturelles et économiques coexistent en Afrique centrale: elles négocient leurs rapports les unes aux autres sans complètement se vaincre. Certaines personnes suggèrent même, en réponse à une perspective de l'expansion bantoue en tant que conquête, que le pluralisme social (comprenant, aujourd'hui, des modes de vie de chasseurs-cueilleurs, des agriculteurs, et des industrialistes) prévaut dans cette partie du monde, et serait activement maintenu par ses habitants les plus anciens.

Ces débats intellectuels ne constituent pas le portrait compréhensif du passé du bassin du fleuve Congo. Mais ils révèlent la nature spécifique de la région dans ces forêts qui forment des systèmes naturels et sociaux en voie d'évolution. Bailey (1989) a avancé l'idée, basée sur des recherches dans la région est du bassin Congo, que la chasse et la cueillette dans les forêts d'Afrique centrale n'auraient jamais pu former une stratégie faisable de maintenance sans l'aide des agriculteurs avoisinants. Mais dans la région ouest du bassin Congo, des espèces surabondantes d'igname sauvage permettent aux peuples chasseurs-cueilleurs d'être indépendants de l'agriculture (Bahuchet, McKey et de Garine 1992). C'est aussi dans cette région de l'ouest que nous trouvons la plus grande divergence de langues parlées chez les pygmées et leurs voisins villageois.<sup>1</sup>

Il semble juste alors, en s'affrontant aux questions énormes évoquées ci-dessus, de focaliser notre regard analytique plutôt en termes régionaux. Reste à savoir si une telle connaissance dévoilera que la région Sangha n'est qu'une simple exception à la règle historique qui vaudra plus d'études pour son propre égard, ou si elle la dépendra comme un défi capital aux modes dominants de l'historiographie africaine. Comme un point de départ, cette section sélectionne des aspects de la préhistoire, de l'histoire pré-coloniale, et de l'histoire coloniale de la région, et considère la pertinence du passé lors des analyses des rapports modernes de l'usage des ressources naturelles. Elle demande:

- Dans quelle mesure est-ce que la perception de la région du fleuve Sangha en tant qu'environnement intact et «vierge» contribue à former les politiques et les approches des organismes de conservation?
- Quels comptes rendus historiques parlent des peuples de cette région, dans la mesure où ils ont modifié et/ou été affectés par l'environnement naturel?
- Quelles tendances principales apparaissent dans l'histoire et la préhistoire de l'environnement de la région?

<sup>1</sup> Les termes «pygmées» et «villageois» sont largement reconnus comme dépourvus de sens ethnologique; nous nous en servons pour simplifier notre analyse des rapports sociaux d'une vaste échelle régionale entre des groupes qui partagent à un degré variable une grande variété d'activités de fourrage, d'agriculture, de pêche et de travail rémunéré au sein de leurs systèmes distincts de subsistance et d'identité sociale.



La pêche sur la Sangha (Illustration: Bernardin Nabana)

- Comment peut-on effectivement incorporer le contexte historique dans la formulation et dans l'implémentation des politiques de conservation?

Chaque perspective ou groupe de réponses qui a été fourni diffère légèrement des autres; il y en a quelques-unes qui se contrarient ouvertement. Comme la plupart d'entre nous sommes investis dans les systèmes sociaux d'Afrique centrale où l'on mesure depuis longtemps la richesse en connaissance et en personnes, et non pas en simples termes d'argent ou en titres constitutifs de propriété et de statut social (Guyer 1995), je suis sûre que la plupart d'entre nous diraient que ces écrits sont un déploiement magnifique de richesses.

Des professeurs de Yale qui se spécialisent dans l'étude diachronique de l'usage forestier nous ont fourni le contexte de cette section en faisant référence aux études de la sylviculture menées ailleurs, et en soulevant les problèmes qui rapportent nos efforts basés en Afrique à des préoccupations d'ordre plus général sur l'homme et la forêt. Robert Gordon, Professeur au Département de Géologie et de

Géophysique à l'Université de Yale, nous rappelle que les débats polarisés entre la chasse et la cueillette et d'autres formes d'usages forestiers, tel que la fonte industrielle, ne sont ni uniques à la forêt tropicale, ni uniques à l'ère actuelle, mais s'ancrent depuis longtemps dans l'histoire des régions clémentes. Malgré des contextes forestiers aussi distincts que l'état du Connecticut et le bassin du fleuve Congo, les mécanismes du pouvoir politique, l'accumulation des richesses, et la force des connaissances scientifiques et de l'opinion publique ont une même influence sur quels modes d'exploitation des forêts sont ascendants, ou bien attaquées comme étant «non-durables». Takeshi Inomata, Professor d'archéologie du Département d'Anthropologie à l'Université de Yale qui travaille dans les forêts de Guatemala, contribue à ce volume pour nous rappeler la pertinence de l'archéologie dans les tentatives de protéger la forêt, surtout pour ce qui concerne le statut et les rôles des populations «indigènes» par rapport à de nouveaux arrivés ou des visiteurs.

Raymond Lanfranchi a pris à cœur le besoin d'élargir le contexte social et environnemental des données archéologiques en fonction des besoins continus de recherche et des travaux effectués dans d'autres endroits et disciplines. Dans ce volume, lui et ses étudiants nous offrent des données spécifiques sur la date et sur l'impact de l'arrivée des peuples qui travaillaient la fonte dans la région Sangha aux XVIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles avant JC. Ses découvertes nuancent les modèles de la dissémination de la métallurgie dans ces forêts, faite probablement par des bantouphones, pendant la période entre 500 avant JC et 500 après JC. Il note, cependant, que beaucoup de ces questions n'ont pas encore de réponses, surtout pour ce qui concerne l'impact de telles technologies sur la forêt elle-même, et requièrent alors plus de recherche sur les colonies humaines dans la région.

Les contextes climatiques et humains sur lesquels porte notre travail, sont en effet très complexes. La forêt n'a jamais vraiment disparu de l'Afrique équatorial, mais a rétréci et s'est étendue à travers le temps. Depuis 70.000 ans, on voit un rétrécissement de la forêt, avec une petite expansion entre 3000 et 4000 BP. Le fer a l'air d'être apparu subitement dans la région du fleuve Sangha vers le VI<sup>ème</sup> siècle avant notre ère (500 avant JC). Mais quelles étaient les circonstances de cette apparition? Quels étaient les impacts de la fabrication du fer dans la forêt? Un travail plus fondamental reste à faire avant que des compréhensions sophistiquées ne puissent émerger.

De tels travaux peuvent informer différentes théories à propos des habitations humaines et les transformations des forêts tropicales à travers le temps; de ce fait ils pourraient contribuer à la formation des politiques futures, et guider sans doute des recherches futures. Le docteur Lanfranchi a travaillé longtemps en Afrique: il a géré des centres de recherche pour avancer l'étude de l'histoire et de la



préhistoire africaines par les Africains eux-mêmes. L'article qu'il présente démontre non seulement le travail de recherche qui a été accompli et qui reste à faire, mais aussi la façon dont les chercheurs de l'occident peuvent contribuer à rendre plus fructueuses les capacités de recherche dans les pays d'Afrique où ils travaillent, en fournissant une formation et des possibilités de dissémination publique à leurs collaborateurs nationaux.

Quant à ce volume, son article forme une sorte d'arrière-plan contre lequel les articles sur les XIX<sup>ième</sup> et XXI<sup>ième</sup> siècles pourront être compris. Bien sûr, le saut du «début du millénaire» au «début du siècle» est trop grand au niveau intellectuel, selon le participant Alain Froment. Froment est médecin et anthropologue et s'inquiète pour l'évolution des peuples de la forêt, aussi bien pour ce qui concerne leur singularité culturelle et biologique, que pour ce qui concerne leur sort, étant donné les changements sociaux et les défis épidémiologiques auxquels ils se heurtent. Mais, comme l'experte de l'histoire coloniale Catherine Coquery-Vidrovitch remarque, la carence entre les deux époques discutées ici attestent des lacunes réelles dans notre connaissance historique. Elle constate néanmoins qu'une affirmation capitale valait toujours dans le passage de la préhistoire à l'histoire: notamment que les forêts de la région Sangha ont systématiquement refusé de se soumettre à la colonisation d'une seule culture matérielle ou politique. Elles ont plutôt abrité, et continuent à abriter, une variété étonnante de stratégies de subsistance, de contrats sociaux et de rapports d'échange, même si les conditions nécessaires à la poursuite de cette diversité sont aujourd'hui devenues fragiles.

L'article de l'anthropologue Elisabeth Copet-Rougier considère les réseaux économiques qui s'étendaient des États de commerce et de traite en Afrique du nord, (c'est-à-dire les Foulbés), jusqu'à la région du fleuve Sangha au milieu du XVIII<sup>ième</sup> siècle. Le Docteur Copet-Rougier, qui a dû s'abstenir de la conférence suite à une maladie, a contribué néanmoins au présent volume son compte rendu exquis de la région Sangha. Son papier, un des derniers à apparaître avant son décès, indique la voie qu'auraient pu prendre ses recherches, et qui rend d'autant plus tragique son décès. Il décrit en termes ethnographiques et historiques la région Sangha comme l'endroit où les systèmes de commerce Africains et Européens convergeaient pendant l'ère coloniale. Cette rencontre a mis les habitants les plus anciens de la région dans les rôles des intermédiaires, et leurs systèmes d'intermariage servaient à former des alliances commerciales et politiques. Ces systèmes se sont ainsi transformés, mais sont restés pour la plupart intacts, malgré les pressions subies par le commerce régional qui y évoluait.

*... les forêts de la région Sangha ont systématiquement refusé de se soumettre à la colonisation d'une seule culture matérielle ou politique. Elles ont plutôt abrité, et continuent à abriter, une variété étonnante de stratégies de subsistance, de contrats sociaux et de rapports d'échange ...*

La présentation du Docteur Coquery-Vidrovitch complète le portrait de l'accommodation et de la résistance mélangées, auquel a dû faire face les initiatives étrangères vis à vis les populations locales. Elle se sert du creuset du système des sociétés concessionnaires pour illustrer les modes particulièrement spontanés de résistance locale qui surgissaient contre la violence du commerce de caoutchouc. Elle a même suggéré que ces stratégies de résistance dans la région Sangha, qui se distinguaient clairement de toute autre révolte organisée à travers d'autres territoires coloniaux en Afrique, peuvent avoir une pertinence considérable lors des tentatives actuelles d'imposer des mesures extractives ou protectrices.

Dans ses commentaires sur les papiers, Tamara Giles-Vernick élabore l'argument central du docteur Coquery-Vidrovitch, en offrant des exemples de sa propre recherche socio-historique dans la Réserve Dzanga-Sangha au sud-ouest de la République Centrafricaine. Elle a noté que non seulement les mécanismes de résistance, mais aussi les modes d'envisager le contrôle, peuvent porter le sceau du passé colonial. Des organisations non-gouvernementales et des agences gouvernementales qui veillent sur les zones protégées dans le bassin Sangha se servent du terme «migration», par exemple, comme une catégorie pour comprendre et pour contrôler les mouvements des Africains dans cette zone trinationale (voir Mogba et Freudenberg, Section II, ce volume). Ces agences révèlent ainsi leurs connexions à leurs prédécesseurs des gouvernements coloniaux; il s'ensuit qu'ils ne doivent pas se vexer de se voir traiter avec méfiance et soupçon par les gens qui habitent la région. La reconnaissance de la façon dont certains termes revêtent des connotations dysphoriques ancrées dans l'histoire, selon Giles-Vernick, pourrait aider à éviter de tels malentendus.

En dernier lieu, David Wilkie a provoqué un débat intense à la conférence avec sa courte présentation sur les routes, ces paradoxes du développement économique et de la dégradation de l'environnement depuis l'ère coloniale. Son intervention n'apparaît pas dans cette compilation, mais plutôt comme un article dans le journal *Conservation Biology*. Wilkie a reconnu que les routes sont des axes-pivotes pour l'arrivée de nouvelles idées et technologies. Mais elles sont aussi des artères par lesquelles coule le sang vital de la forêt (la faune, le bois et d'autres ressources) pour nourrir des systèmes économiques loin des limites de la forêt, au détriment évident des habitants de la forêt. Comment peut-on conseiller aux gouvernements, aux détenteurs régionaux de pouvoir, et aux communautés locales de considérer ce paradoxe lorsqu'ils planifient leur futur? Ayant posé la question de façon provocatrice, il a laissé le groupe des participants apporter des réponses dans leurs discussions (qui ont été

transcrites et présentées ci-après). L'Africaniste distingué, le Professeur Robert Harms du Département de l'Histoire à l'Université de Yale, présidait la discussion.

Comme le signale Barry Hewlett, anthropologue et participant à la discussion, nous devons tous nous acharner à être transdisciplinaire au lieu d'interdisciplinaire; c'est-à-dire de concevoir et exécuter les projets ensemble à travers nos domaines distincts, au lieu de simplement nous présenter les données de nos recherches. Ce ne sera que grâce à une telle évaluation innovatrice des données que des expressions caractéristiques de nos discussions, tel «qualité de vie» pourront s'octroyer d'un sens clair et significatif pour les populations qui habitent cette région, où l'intervention des étrangers semble s'intensifier actuellement. Il va sans dire qu'il nous reste encore beaucoup à décrire et à discuter. Mais comme me l'ont rappelé les questions directes de l'homme d'affaires au bord du fleuve Sangha, nos efforts d'améliorer notre compréhension et notre gestion deviennent de plus en plus collectifs, et devraient être entrepris avec une compréhension des contextes historiques et préhistoriques.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bahuchet, S. 1991. Perspectives from comparative linguistics concerning the history of the inhabitants of the central African rainforest. *Food and nutrition in the tropical forests*, International Symposium: Paris.
- Bahuchet, S., D. McKey, et I. Garine. 1992. Wild yams revisited: is independence from agriculture possible for rain forest hunter gatherers? *Human Ecology* 19: 213-243.
- Bahuchet, S. and H. Guillaume. 1984. Aka-Farmer relations in the northwest Congo basin. *Politics and history in band societies*. ed. by E. Leacock and L. Devore. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bailey, R.C., G. Head, M. Jenike, B. Owen, R. Rechtman, et E. Zechenter. 1989. Hunting and gathering in tropical rain forests: is it possible? *American Anthropologist* 91: 59-83.
- Chadwick, D. 1995. Ndoki: the last place on earth. *National Geographic* 188: 2-45.
- Conrad, J. {1910} 1983. *The heart of darkness and the secret sharer*. New York, NY: New American Library. Penguin.
- de Wachter, P. 1997. Economie et impact spatial de l'agriculture itinérante Badjoué (Sud-Cameroun). *Civilisation* XLIV: 62-93.
- Eggert, M. 1992. The central African rainforest: historical speculation and archaeological facts. *World Archaeology* 24.
- Fay, J. M. En préparation. Evidence of secundarization in dense forest of northern Congo and southwestern Central African Republic between 2340 and 990 BP.
- Gally, M. and P. Jeanmart. 1996. *Etude de la chasse villageoise en forêt dense humide d'Afrique centrale (Cameroun, Congo, République Centrafricaine)*. Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux.
- Gide, A. 1948. *Voyage au Congo*. Paris: Gallimard.
- Goyémidé, E. 1984. *Le silence de la forêt*. Paris: Hatier.



- Guyer, J. I. 1995. *Money matters: instability, values and social payments in the modern history of west African communities*. Portsmouth: Heinemann.
- Hardin, R. 1994. Vansina's 'Paths in the rainforests:' a reconsideration of ethnographic and archeological data in the history of the Sangha Region, western Congo River basin. Meetings of the African Studies Association, Toronto, 1994.
- Labou Tansi, S. 1979. *La vie et demie*. Paris: Seuil.
- Linden, E. 1992. Inside the world's last Eden: a personal journey to a place no human has seen, *Time* 140 (2): 62-68.
- Roizman, B., ed. 1995. *Infectious diseases in an age of change: the impact of human ecology and behaviour of disease transmission*. National Academy Press edition. Washington, D.C.: National Academy of Sciences.
- Thibaud, J. C. 1995. *Petit guide pratique Dzanga Sangha: quelques informations pour vous permettre de mieux profiter de votre séjour dans la forêt*. Projet Reserve Dzanga Sangha/Doli Lodge.
- Vansina, J. 1990. *Paths in the rainforests: toward a history of political tradition in equatorial Africa*. Madison, WI: University of Wisconsin Press.
- \_\_\_\_\_. 1995. New linguistic evidence and 'the Bantu expansion.' *Journal of African History* 36: 173-195.
- Wilkie, D. and B. Curran. 1993. Historical trends in forager and farmer exchange in the Ituri rainforest of northeastern Zaire. *Human Ecology* 21: 389-417.

REBECCA HARDIN est candidate au doctorat dans le Département d'Anthropologie à l'Université de Yale. Après avoir passé trois ans en tant que bénévole au Corps de Paix en République Centrafricaine, elle est retournée en RCA pour mener ses recherches de thèse sur l'anthropologie socioculturelle. Son travail de thèse scrute l'impact de la conservation et du développement au sein du Parc National Dzanga-Sangha, surtout en ce qui concerne la chasse safari et l'écotourisme.

Bibliographie sommaire:

1997. Melissa Leach and James Fairhead, *Misreading the African landscape: society and ecology in a forest-savanna mosaic*. Book review in *Africa Today*, 44: 359-362.
1998. avec M. Remis. *Seminaire: recherches scientifiques et développement rurale*. Proceedings from work sessions, Bayanga, CAR July 31-August 2 1997, French, Sango, and English versions. Report to World Wide Fund for Nature-U.S., Biodiversity Support Program, Central Africa Regional Program for the Environment, and CAR Government.
- En preparation. avec P. Etoungou. Concessionary politics reinvented: the split state and divided communities in uses of Cameroon's forests. (à soumettre) *African Affairs*. Oxford: Oxford University Press.

Rebecca Hardin, (Année scolaire 1998-1999), Laboratoire ERMES-IRD, 5 Rue Carbone, Technoparc, 45072 Orléans Cedex 2 France. Tel: 33(0)2 38.49.95.31 Fax: 33(0)2 38.49.95.34. E-mail: rebecca.hardin@orleans.orstom.fr ou rebecca.hardin@yale.edu